

L'HYPOTHESE K, Aurélien BARRAU (Grasset 2023)

{En italique, les citations de Barrau. }

Aurélien Barrau est ingénieur de formation, astrophysicien et titulaire d'une thèse en philosophie. En 2018, avec J. Binoche, il a lancé une tribune très médiatisée appelant à une action politique écologique suite à la démission de N. Hulot. Depuis quelques années, il a décidé de ne plus intervenir dans les medias. Mais il écrit des livres ...

Introduction

Celui-ci est sous-titré "*La science face à la catastrophe écologique*". Par Science, il faut entendre les sciences naturelles. Barrau ne parle pas des SHS et s'en excuse.

Dans le livre, Barrau envisage les différentes façon dont la science joue un rôle dans un contexte de crises écologiques et il tente d'esquisser un programme philosophique sur ce que pourrait être une science à la hauteur des enjeux.

Le livre est écrit dans un style que son auteur qualifie d'*inhomogène* (ce qui peut agacer).

En plusieurs points, les analyses de Barrau se rapprochent des points de vues développés par les membres du groupe Survivre et Vivre, dont A. Grothendieck, des années 70. Un chapitre entier est consacré à Grothendieck.

Bien sûr: la science qui documente la catastrophe

Le premier court chapitre est consacré à un état des lieux des catastrophes écologiques; il reprend des constats du GIEC ou de l'IPBES entre autres. Selon Barrau, la science est à sa place dans son rôle de documenter l'état du monde et de construire des projections pertinentes. *La science apparaît donc comme triplement salvatrice face au désastre: elle permet de l'objectiver - de le mesurer, de le quantifier, de le démontrer -, elle permet de l'anticiper et elle permet de l'endiguer. Elle semble concentrer ou condenser tous les attributs salutaires pour affronter efficacement le plus grand défi de notre histoire.*

Outre cette immense capacité descriptive et anticipative, la science constitue un outil d'action remarquablement efficace. A l'évidence elle permet de concevoir et de construire les instruments de remodelage du réel. Elle semble donc pouvoir contrer les maux qu'elle a mis en lumière. Le succès est éblouissant. Presque flamboyant.

Tout cela est vrai. En partie.

Car la science se révèle aussi triplement insuffisante:

- elle n'est qu'une manière parmi d'autres de *faire un monde*,
- *la science demeure muette quant à ce qui est désiré*, (C'est la séparation entre faits et valeurs, prédictions et prescriptions que Barrau ne remet pas en cause et qui aide à canaliser les vagabondages de sa pensée.) *S'il s'agit de changer le but du jeu et non plus seulement de gagner la partie en suivant des lois supposées intransgressibles, elle perd de sa superbe. Elle ne sait pas tricher.*
- elle est enfin complice de la catastrophe: elle participe d'une réification du monde où Barrau voit un aspect fondamental de la catastrophe.

Barrau mentionne que si la science contribue à élaborer des techniques nouvelles, par exemple trouver une source d'énergie verte, elle ne répondra pas à la question de son usage - par exemple contribuer à accélérer la destruction du vivant - et, même si les conséquences nuisibles des découvertes scientifiques sont

effectivement imprévisibles, *il n'en demeure pas moins que la science a partie liée avec une vaste entreprise de chosification. La question est moins celle des conséquences ... de découvertes par essence épiphaniques, que celle de l'imposition d'une rationalité désincarnée à l'ensemble de la matrice du réel. La science peut fonctionner en large autonomie mais c'est ici précisément que la catastrophe se produit. Abandonné à ses propres modalités, ce monde mécanique et comptable prolifère, sans âme et sans désir, sans volonté et sans affect, dans l'illusion délirante d'une parfaite maîtrise. Maîtrise de quoi? De qui? La catastrophe est ici avant tout éradication du sens, effondrement de notre puissance d'être.*

Critique du scientisme et l'hypothèse K

Barrau critique en particulier l'articulation techno-scientiste. Il décrit la technique comme une tumeur cancéreuse. C'est l'hypothèse K. *La science n'est pas la technique. Mais leur complicité demeure indéniable. L'idée de techno-science ne désigne pas une entité conceptuelle abstraite mais plutôt une alliance de fait. Or, se dessine ici une étrange aberration. Se supposant dédouanée de toute réflexion sur le sens et la finalité des moyens employés, la modernité occidentale investit cette technoscience d'un caractère quasi religieux – le sacré, c'est à dire le sens, en moins. Une transimmanence échouée. Autrement dit, en dépit du fait que le développement tumoral de la technique constitue, à l'évidence, un des moteurs les plus dévastateurs de la catastrophe en cours, c'est, sans la moindre interrogation de fond, vers l'ingénierie que nous nous tournons pour conjurer les méfaits dont elle se trouve, pourtant, largement responsable. Contrairement à ce qu'écrit le poète et dramaturge Jean-Christophe Bailly, nous n'avons pas été incapables d'irriguer notre propre désert : nous l'avons baigné d'eau croupie. C'est pire.*

Barrau insiste sur le caractère autonome du développement de la technique, dont la production, extrinsèque à la science, est comparable à un développement cancéreux, un processus métastatique.

D'où l'hypothèse K, pour *karkinos* (crabe, cancer en grec ancien). Cancer techno-scientiste dont il est autorisé d'envisager de prévenir le déploiement (...) plutôt que de s'engouffrer dans des modalités d'un guérir incertain.

(...) *Il ne suffit plus de traiter les effets. Tout autre chose est nécessaire.*

Cette autre chose se trouverait notamment dans une poétisation du monde (que nous traiterons plus loin), qui viendrait nous apprendre à *composer avec la finitude*, et permettre à la science de *se détourner pour se retrouver*.

Le K de l'hypothèse K est aussi un clin d'œil aux personnages kafkaïens : *la silhouette brisée du K. comme métaphore d'une humanité fracassée par un système devenu précisément autonome dans sa folie froide et foisonnante.*

Ainsi, voilà l'hypothèse présentée par A. Barrau, à l'apothéose de son style :

Hypothèse K. : prolifération technométastatique du cancer numéricomachinique porté par un hôte-humain hébété et engourdi mais déjà symptomatique. Croissance tue-morale. Lucidité kafkaïenne maussade mais clairvoyante, comme invite à exorciser l'absurdité inertielle et objectale par une obstination fragile et poétique. Révision drastique des règles du jeu pour contrefaire une partie perdue d'avance.

La critique que Barrau adresse au scientisme rejoint les textes de *Survivre et Vivre*.

Survivre et vivre est un groupe politique fondé en 1970 par les mathématiciens P. Samuel, A. Grothendieck et C. Chevalley qui milite pour "la lutte pour la survie de l'espèce humaine, et même de la vie tout court,

menacée par le déséquilibre écologique croissant causé par une utilisation indiscriminée de la science et de la technologie et par des mécanismes sociaux suicidaires, et menacée également par des conflits militaires liés à la prolifération des appareils militaires et des industries d'armement." S&V cesse d'être en 1975. Par la suite A. Grothendieck s'isole de tout mouvement politique et se consacre à des réflexions sur sa vie passée de mathématicien.

En particulier, l'article "Allons-nous continuer la recherche scientifique", paru dans le numéro 10 de Survivre et Vivre (et la conférence du même nom donnée par Grothendieck au CERN en 1972) véhicule les idées de Grothendieck auxquelles celles de Barrau font écho : "de progressiste à une époque, la science, par sa tendance impérialiste, est devenue un des outils de destruction les plus puissants d'autres modes de connaissances." Ce qui fait écho au souhait de Barrau de *désimpérialiser la science*.

Dans cet article, Grothendieck présente notamment une critique de l'idéologie du scientisme présenté comme "la nouvelle église universelle". Barrau écrit que:

Le scientisme doctrinal n'est peut être pas la pire religion. Mais c'est une des seules à se méconnaître comme telle.

Barrau partage entre autres avec S&V la vision du "progrès" *comme marche forcée vers le précipice* ("tendance auto-destructrice de la civilisation industrielle" pour S&V). En fait Barrau doute même de l'existence du progrès scientifique.

Cependant Grothendieck a une position plus radicale et politique (dont nous discuterons plus loin), considérant que le progrès est le "fondement du pouvoir collectif de la technocratie, instrument docile dans les mains de la classe dominante".

Et pourtant

S'il critique sévèrement le scientisme, s'il entend *récusar la brutalité d'un régime d'univocité frénétique*, s'il veut *résister au diktat du commensurable*, s'il pense même que *l'adoration de la raison relève du cachemière* parce que *chacun peut s'en revendiquer mais, si un profond travail conceptuel n'est pas opéré en parallèle, la posture demeure purement décorative*, (*Une mathématicienne chinoise, un prêtre français et un autochtone amazonien sont tout autant en droit d'en appeler à la raison. Ils et elles ne s'en privent d'ailleurs pas. Mais, évidemment, ce à quoi ils réfèrent n'a absolument rien à voir, sans qu'aucun primat objectif puisse se détacher: la raison elle-même se révèle profuse et diffuse*), s'il pense que *quelque chose a été manqué* quand *l'extra-ordinaire puissance révolutionnaire de la science fut travestie ou délaissée* après Copernic (parce que *ce qui relevait, en réalité, d'une sorte de convulsion interne devint, paradoxalement, un ustensile de stabilisation des processus sociétaux déjà à l'oeuvre. La découverte de la lunette et des lois de la gravitation a sans aucun doute bouleversé le monde de la physique mais ces avancées ont, immédiatement et avant tout, servi à mieux identifier les navires ennemis et à ajuster plus finement les tirs de canons.*), parce qu'il estime que *cantonner la science à la recherche de "solutions", c'est ... oublier que le véritable "problème" auquel nous faisons face n'est à ce jour ni compris ni pensé*, (A-t-on seulement commencé à penser l'intelligence des plantes?) Barrau va repenser le rôle de la science et *cela ne peut que concerner un renouveau poétique et ontologique. Redéfinir le réel. Car toute pensée qui ne construit pas d'ailleurs est aujourd'hui stérile. Morte-née. Presque affidée au crime.*

Voyons maintenant sur quelles bases repose cet ambitieux programme.

On l'a déjà dit: Barrau estime que la science *ne décide ni de ses objets d'étude ni de leur signification. En conséquence, elle ne peut et ne doit pas tenter de devenir sa propre philosophie.*

Si Barrau entrevoit une possibilité de "sauver la science" malgré tout, c'est que la science est un *irremplaçable outil de dé-re-construction. Le pouvoir d'ébranlement systémique de sa poétique, exigeante et rigoureuse, sévère et séditeuse, se révèle irremplaçable à plus d'un titre. Elle touche au socle sur lequel s'élaborent les imaginaires et les symboles.*

Elle possède un *extraordinaire pouvoir de redéfinition du monde, un pouvoir de subversion réel.* Ce qui est en jeu est ainsi la capacité d'une pensée à refonder les valeurs et à *fissurer les certitudes ontologiques.*

C'est que le savoir scientifique *constitue l'un des rares lieux de confrontation avec une altérité si radicale qu'elle surprend celles et ceux-là mêmes qui l'explorent ou l'inventent.* La science a *accès au très loin, au très paradoxal, au très mystérieux.* On parle donc de la capacité de la science à inventer, créer ou révéler des mondes nouveaux (à l'image de la mécanique quantique qui sert alors d'exemple).

Il est temps, pour son salut et pour le nôtre, que la science rêve un peu d'ailleurs.

Et Barrau d'en appeler à une *science pirate, une science déviante, une science nomade. Touareg ou tzigane. Bohémienne de la vérité.* On aurait pu proposer aussi une science coyote en référence au trickster cher à D. Haraway.

Ici aussi on peut faire un rapprochement avec Grothendieck et la "science comme jeu". Pour les membres de Survivre et Vivre, la science comme jeu participe à l'épanouissement de la créativité des individus et s'oppose donc à la science comme outil de domination qui aliène les individus et les détruit, à commencer par les scientifiques elles ou eux-mêmes. Grothendieck proclame ainsi que "la nouvelle science sera un agent de transformation radicale de la société ... pour détruire les bases mêmes des rapports de puissance et d'exploitation". Pour Barrau, le point de vue est plus philosophique que politique. Les deux se rejoignent dans une démarche qui vise à éloigner la science des engrenages mortifères qui engendrent la catastrophe.

Pour *libérer la science du carcan applicatif et productif qui la corsette*, Barrau va chercher quelques ressources du côté de la poésie et proposer d'*habiter poétiquement la science. Il ne s'agit en aucun cas d'une posture ornementale. ... La poésie, c'est la rigueur compulsive ... Le poétique n'intervient en aucun cas comme une fioriture. Il est le rendre-sensible qui lie les mots au monde. Qui porte l'inquiétude ...* On peut aussi se souvenir que, suivant l'analyse de M. Serres, la physique naquit du long poème épique de Lucrèce *De Natura Rerum.*

Il n'est donc pas question pour Barrau de remettre en cause le "coeur dur" de la science, ses méthodes, son exigence de rigueur; c'est dans le rapport au matériau scientifique qu'il faut travailler. *Poétiser la science pour la refonder consiste à déplacer nos attentes pour infléchir la pratique, renouveler la réception et potentiellement transformer la direction. Il faut d'abord travailler les attentes. ... Tout en découlera suivant une contre-mécanique imprévisible.*

Rêver d'ailleurs, cela implique aussi pour les scientifiques de "trahir", *trahir les pratiques héritées et les suivismes implicites. Trahir l'origine, trahir l'attendu; trahir l'inertie. Sentir le poids démesuré de la*

reproduction à l'identique des schèmes institués pour réhabiliter une dynamique de l'errance. On notera que, contrairement à "se révolter", "trahir" ne suppose pas une oppression identifiée.

Conclusion

Le portrait que Barrau dresse de la science est ambivalent: en même temps enthousiaste, quand il met en avant, suivant Latour, sa capacité à "inventer des êtres nouveaux" mais également sombre, quand il décrit sa tendance à assécher notre monde.

Il n'accorde aucun intérêt aux bénéfices à tirer d'innovations technologiques face à la *catastrophe civilisationnelle* et n'évoque les aspects politiques que pour condamner l'instrumentalisation de la science à des fins technologiques ou railler les lâchetés du milieu universitaire, son conservatisme, son *entêtement*. C'est que, pour lui, l'enjeu est ailleurs, avant tout philosophique: c'est du côté d'une refondation ontologique, dans la redéfinition d'un projet métaphysique, qu'il faut orienter les réflexions. Et c'est là que la science retrouve sa pertinence.